

décembre / année 1

Paul enchaîne cinq croisières successives durant l'automne. Cabotant d'une incontournable étape de catalogue à une autre incontournable. Toutes en Méditerranée orientale et ses petites sœurs enclavées: Adriatique, Venise, Dubrovnik, Athènes, Mer Égée, Cyclades, Héraklion, Rhodes, côtes turques, Dardanelles, Istanbul. Aucune escale ne dure assez longtemps pour qu'il revienne en France, et d'ailleurs pour y faire quoi? D'autant plus qu'il connaît une excellente librairie francophone à Athènes.

Il soigne des bobos, des naupathies de toutes abondances, des gueules de bois de toutes importances, des entorses, peu d'enfants. Deux fractures, l'une sérieuse: péroné en glissant dans la douche, l'autre rigolote: un index, en jubilant étaler son full au poker. Plus remarquable lors d'une seule croisière, mais qui fut très pluvieuse: un nombre record de blennorragies; la même passagère (mariée, 58 ans) a infecté sept hommes en six jours (de 34 à 72 ans, trois célibataires, quatre en couple à bord).

Paul aussi a des relations sexuelles (sans dommage) avec une grande Hollandaise fofolle lunatique qui parle français avec un accent à la cravache; sauf pendant les coïts où elle ahane des mots bataves que Paul ne comprend pas (des cochonneries ou des insultes probablement), qui mange bio et voyage seule. Cela a lieu en Mer de Marmara, ce qui est du plus romantique; cela l'est moins quand elle confie à Paul sur l'oreiller froissé, le sien, en cabine solo avec balcon où sèchent ses sous-vêtements: *je veux les très bonnes relations avec les médicaux, quand je promène à l'étranger, car on connaît des microbes inconnus qui habitent partout dans l'air*. Mais le romantisme n'apparaît pas prioritaire à Paul quand il a envie de baiser, ce qui est le cas ces jours-là, avec elle, qui veut bien.

Il n'y a rien à dire de particulier sur les infirmières, l'une reste missionnée à bord les mêmes huit semaines que Paul, l'autre change

à Istanbul; les trois ont des compétences correctes, des frimousses et mensurations requises. La dernière est une lectrice assidue, avec Paul ils discutent chaque soir après leur service, de Mauriac, Irving, Kundera...

Paul arrive à Dijon deux semaines avant Noël.

Il fait froid, et sec, un froid de vent qui descend droit du nord, les Dijonnais l'appellent la *bise d'hiver*. Elle cavale sur les pavés dans les goullets de la ville, comme une harde de taureaux espagnols, balafre et tranche la peau des joues, paralyse les mains qui n'ont ni gants ni poches, et file loin jusqu'à la Saône mourir noyée dans les marais. C'est beau le froid.

Il y a deux semaines, Anne a rencontré un homme avec qui cela semble plus solide qu'avec les fragiles consécutifs qu'elle use et récuse depuis que Patrick l'a quittée. « Je sens qu'à celui-ci je pourrais m'attacher », avoue-t-elle à Paul. Ils sont déjà sortis ensemble, au cinéma et au restaurant. Elle rayonne, rutil, échafaude, vibronne, est habillée de vêtements clairs et colorés que Paul ne lui connaissait pas.

– Tu es encore plus belle quand tu es heureuse, ma sœur!

– C'est gentil, mais faut pas s'emballer! Et être heureuse faut s'en méfier.

Mais elle irradie cependant. Et Paul est heureux pour elle.

– Tu es passé voir Maman? demande Anne.

– Oui, en arrivant.

– Elle s'affaiblit beaucoup.

– Oui.

Ils dînent ensemble à l'appartement. Paul raconte ses anecdotes: l'index fracturé au poker fait beaucoup rire sa sœur, les blennorragies aussi. Mais il ne dit rien de la Hollandaise, dont d'ailleurs il ne se souvient plus.

Le lendemain, Anne est invitée à nouveau au restaurant par son galant tout neuf, elle a proposé à Paul de lui préparer avant de partir un morceau à réchauffer, mais il n'aime pas déranger:

– Pomponne-toi plutôt, j'irai manger vapeur au chinois.

Anne se fait belle avec soin mais sans excès, dans une autre robe neuve toute simple, plus attentivement cependant que de façon

seulement ordinaire. Elle part à son rendez-vous avec une importante et inutile avance.

Paul va sortir dîner aux baguettes, un bouquin sous le bras pour occuper les entre-plats; le téléphone sonne, il décroche, il prendra le message pour Anne.

– Bonsoir Paul c’est Isabelle, vous vous souvenez de moi ?

– Oui bien sûr, bonsoir Isabelle, mais Anne vient de sortir.

– Oui, je sais. Vous alliez dîner seul ?

– Euh... oui...

– Je suis seule aussi, mes filles sont chez leur père, cela vous dirait que nous dînions ensemble ?

– Oui, pourquoi pas, bonne idée.

– Vous vous souvenez où j’habite? vous m’aviez dit que vous disposiez d’un sens de l’orientation indécent.

– Je l’ai toujours. Et vous avez bonne mémoire.

– Oui, en général j’écoute ce que les gens me disent, enfin pas tous. Vous aimez les huîtres ?

– Ma réputation de ne pas trop aimer la mer, qu’a dû immanquablement vous cafter ma sœur, ne s’applique pas à ce qui vit dedans et qui se mange avec citron ou mayonnaise.

– Alors vous passeriez me prendre, je vous emmènerais à l’*ÉcaillerDijonnais* – ça ne s’invente pas! – et comme c’est en copains nous partagerions l’addition ?

– D’accord Isabelle, il me faut dans les vingt minutes.

L’ÉcaillerDijonnais, qui ne s’invente pas, est un bistrot bar à huîtres bruyant et sans chichis, bondé quand ils arrivent, mais Isabelle a réservé; décoration filets de pêcheurs, étoiles de mer et flotteurs de liège, tables petites et rapprochées, nappes en papier gaufré Vichy bleu marine.

Ils discutent cinéma, études de médecine, services préfectoraux, Anne, croisiéristes brindezingues, vie dijonnaise. Paul essaye aussi le jazz mais Isabelle ne l’aime pas trop, sauf Sydney Bechet et *Take Five* de Dave Brubeck. Déjà qu’elle parle très doucement, le tumulte environnant prive Paul entendre avec certitude tous les mots qu’elle chuchote, et il doit plus d’une fois la faire répéter. Les clients de la table de droite viennent de partir, ceux de la gauche attendent l’addition, il ne reste que coquilles vides et citrons écrabouillés dans la glace pilée du plateau en support échafaudé.

- Paul, pourquoi n’aimez-vous pas la mer ?
- Et pourtant je vis sur des bateaux, c’est ça ?
- Oui, un peu.
- Ce plateau jette un froid...

Paul déménage sur la table désertée devenue desserte, le rempart de glace pilée qui les séparait à hauteur de mentons.

– Parce que c’est tout plat, ridé en surface comme les vieux, que ça change tout le temps, comme les femmes, et qu’il y a tant d’inaccessible caché en dessous, comme tout le monde; que c’est mouillé, et que je n’ai pas choisi d’y vivre.

Isabelle respire, prend le temps de recevoir les mots de Paul.

- Vous pensez qu’on choisit tout, de sa vie ?
- Je le croyais dur comme fer adolescent; nettement moins maintenant; et certainement plus du tout dans pas longtemps, quand je n’aurai plus rien à choisir, ou plus envie de le faire.

– Eh bien pour moi c’est exactement le contraire: jusqu’à il y a peu j’ai plutôt mal choisi; je commence enfin à choisir beaucoup, et pour la suite je veux choisir tout.

- Vous voulez parler de votre mari ?
- Oui, je veux en parler, vous savez bien: les filles ça ne sait parler que des garçons! Je peux ?
- Puisque vous êtes une fille.

– Quand nous nous sommes mariés avec Étienne, il s’appelle Étienne, j’avais vingt-quatre ans; «ce qui est déjà tard pour se marier», avait dit ma maman, qui elle m’avait eue à dix-neuf et que Papa, qui n’est pas mon père, avait épousée quand j’en avais trois. Je n’étais pas une frêle vierge coincée, j’avais connu d’autres garçons avant lui, j’avais même vécu presque un an avec l’un d’eux. Mais avec Étienne, ce fut le coup de foudre, le tremblement de terre et tsunami, *LE* grand amour, celui que j’attendais, dont je rêvais petite fille, le *pour toujours!* Lui aussi m’adorait. Non seulement nous étions mariés, mais nous nous aimions! Cela semblait tellement... *couler de source sûre...* Le monde était à nous, il tournait autour de nous, nous allions le conquérir le monde, il n’y avait qu’à faire. Et faire des enfants d’abord. Nous en avons fait deux, deux petites merveilles, vous les connaissez, elles sont magnifiques non ?

- Oui Isabelle, elles sont magnifiques.
- Ça a duré sept ans, que du bon, zéro tracas zéro fracas. Et puis en janvier dernier, alors que je n’avais rien vu venir du tout, que rien

de spécial ne s'était passé, un soir en rentrant du travail, pendant le dîner, comme ça, tranquillement, il m'a annoncé qu'il allait partir, qu'il ne se voyait pas continuer sa vie avec moi, que c'était fini. Qu'il m'avait beaucoup aimée mais qu'il ne m'aimait plus. Qu'il n'avait rien contre moi. Juste que c'était fini. Que je ne devais pas lui en vouloir, qu'il ne pouvait pas faire autrement. Il a pris ses affaires et il est parti. Tout était prévu: il s'était loué un deux-pièces en ville la veille. Et voilà, patatras, sept ans de paradis et en une heure c'était fini... J'ai appelé ma mère pour pleurer, elle était sortie, il n'y avait que mon père, mon Papa je veux dire, mon père je ne l'ai jamais connu, le pauvre il ne savait pas quoi me dire pour me consoler, et il n'a dit que des bêtises; c'était gentil tout de même. Depuis nous n'avons même pas pris le temps de divorcer; et il s'en est écoulé beaucoup trop pour nous réconcilier.

Les yeux d'Isabelle se sont remplis, embués, ses joues rosies.

– Il avait rencontré une autre femme? ose Paul.

– Même pas, en tout cas c'est ce qu'il m'a dit, mais je le crois, il en aurait profité sinon: il est plus facile d'assassiner quand on a un motif, non? *Dites-moi, dites-moi, qu'il est parti pour une autre que moi, mais pas à cause de moi*, chantonne-t-elle... Et voilà, bye bye Étienne. Qui vit seul dans son chez-lui. Qui est un type bien. Qui adore ses filles, qui le lui rendent absolument. Et que j'aime toujours, que j'aimerais même si c'était un salaud; pour encore combien de temps, ça par contre je ne le sais pas. J'ai mis du temps à m'en convaincre mais maintenant je suis sûre qu'il ne reviendra pas, et s'il revenait je ne le reprendrais pas... Voilà mon histoire d'amour Paul, qui, comme dit une autre chanson: *finissent mal, en général*. Je crois savoir que la vôtre s'appelait Marie-Martine, c'est ça?

– Ma sœur est impossible!

– Mais non, si elle parle de vous c'est que...

– Oui je sais, et beaucoup trop! la coupe-t-il. Comme un poupon, et depuis que nous sommes tout gosses! Depuis que notre père est mort surtout.

– Plaignez-vous! Vous ne voulez pas qu'on vous aime?

– Mais non je ne me plains pas, et moi aussi je l'aime énormément, mais il faudrait qu'elle se trouve vite un bonhomme, elle rêve d'avoir des enfants.

– Il n'y a pas besoin d'avoir un homme pour faire des enfants.

- Ah non ?
- Je plaisante. Alors, Marie-Martine ?
- Je crains de ne rien pouvoir vous dire de plus qui ne vous ait déjà été révélé en détail par ma chère sœur !
- Mais si, ce sont justement les « de plus » qui m'intéressent ?
- C'est déjà loin maintenant... Je l'ai aimée, tout simplement, follement, comme on aime quand on aime ; comme vous avez aimé Étienne ; et puis elle est partie, comme Étienne est parti. Mais j'ai eu plus de chance que vous : moi elle est partie pour un autre.
- Il y a une autre différence, deux même, et de taille : elles s'appellent Julia et Léa !

Une multitude de signaux se superposent dans le regard qui flambe d'Isabelle. Paul y lit pêle-mêle de la détermination, de la détresse, de l'amour qui reste, de l'espoir parti, de la fierté, de la fragilité, de la force, de la tendresse, de la rage ; et beaucoup d'autres choses plus petites et subtiles, ténues, rares, dont les termes précis qui les désignent ne parviennent pas jusqu'à lui. Isabelle voit qu'il l'ausculte, qu'il recherche et analyse les symptômes.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? C'est grave docteur ?
- Je me demande pourquoi vous me racontez tout ça ? À moi qui n'ai guère de talent à écouter pleurer, pas plus que votre papa au téléphone.

En ce mouvement coordonné des épaules qui se soulèvent et des lèvres qui se pincent, en cette façon muette, narquoise, immémoriale et principalement féminine, Isabelle exécute un « pff, allez savoir ! » désinvolte ; mais elle donne aussi des raisons piétres, parce qu'un silence à ce moment-là pourrait être malvenu, mal interprété par Paul :

- Je n'avais pas envie d'être seule chez moi ce soir, Anne m'avait dit que son tout-beau-tout-nouveau l'avait invitée à dîner, je savais donc que vous étiez seul aussi, et voilà.
- J'aurais pu être déjà sorti, ne pas venir, insiste Paul.
- Oui, vous auriez pu. Alors j'aurais dîné potage devant *Desperate Housewives*. Mon pauvre, vous voilà bien assailli par toutes ces femmes qui vous assomment avec leurs peines de cœur : votre sœur, moi, la belle solitaire maman Mexicaine...
- Mais c'est pas vrai ! Anne est pire qu'impossible ! À quoi cela lui sert-il de parler autant des autres !

– De modèles! Il est sûr que j'en savais moi par la sœur déjà un peu du frère, mais je voulais me faire une idée par moi-même. Que voulez-vous, en plus d'être bavardes, curieuses sont les filles! Mais vous, que saviez-vous de moi? Trop peu, il fallait avancer.

– Avancer? Vous me baladez à votre gré depuis un moment Isabelle, pourquoi? Dans quel but devrions-nous *avancer*?

– Un but? Quel but? Un projet, éventuellement! Elle rit brièvement, un peu forcé cette fois. Parce que j'avais deviné en vous le bon, l'excellent, le talentueux écouteur qui allait écouter mes jérémiades; ce qui est bien naturel pour un médecin!

– Un médecin je sais déjà, mais un *bon écouteur*, c'est quoi?

– Quelqu'un qui «écoute», à qui on a envie de *dire*, et qu'on peut aussi vouloir écouter.

Isabelle change soudain brutalement de ton, clôt le chapitre et se referme sur elle-même; Paul en ressent une nécessité obscure de devenir prudent. Les phrases qu'ils échangent ensuite ne disent plus rien et des silences contagieux envahissent les répliques. Cela peut provenir d'un début de lassitude, de prémices d'usure ou d'un sommeil naissant. Mais résulte surtout qu'en un bistrot à huîtres qui se vide, se tarit leur dialogue de largués de date fraîche ou passée, qu'a voulu et mené Isabelle, et qu'elle retient désormais puisqu'il est terminé. Leur rencontre aussi va se terminer, devenir impersonnelle et blafarde.

– Y a-t-il une question que vous aimeriez que je vous pose Isabelle? demande encore Paul, comme on conclut un entretien d'embauche.

– Oui, une: «à quelle heure devez-vous vous lever demain?» à laquelle je répondrais «assez tôt»!

– Et y en a-t-il une que vous aimeriez me poser?

– Oui: qu'attendez-vous de votre vie, Paul?

– De la vivre bien.

– J'espérais une réponse plus subtile!

– Désolé.

Un garçon, mais cela semble être plutôt le patron, apporte l'addition dans une soucoupe, avec la carte de la maison.

– S'il vous plaît Monsieur, nous allons fermer bientôt.

– Donc on partage, rappelle Isabelle en sortant de son sac un portefeuille porte-monnaie incroyablement volumineux.

– Mais vous avez quoi là-dedans? Toute votre vie ma parole!

– Oui c’est ça, toute ma vie : des photos de mes filles.

Paul raccompagne Isabelle chez elle, ils n’échangent que peu de mots dans la voiture, des paroles de rien, qui s’envolent. Ils sont maladroits pour se dire au revoir, se serrer la main, c’est Isabelle qui se penche pour faire la bise à Paul.

Anne n’est pas rentrée quand rentre Paul. Il pensait avoir des phrases nouvelles à écrire dans son cahier de phrases. À propos du dîner avec Isabelle par exemple, ou des agitations d’Anne. Mais non, aucune ne lui vient. Alors il recopie juste celle qu’il a lue récemment dans son livre et que la question d’Isabelle avait avivée : « La vie n’est qu’une courte période de temps pendant laquelle on est vivant ». Puis il se couche, éteint, et s’endort aussitôt.

Paul se réveille tard. Anne est déjà partie. Un post-it est collé de traviole sur le bol qu’elle a préparé pour lui, on dirait la visière d’une casquette : « Je ne rentrerai pas déjeuner – À ce soir ! ». Elle n’a pas dû dormir beaucoup cette nuit, pense Paul.

Il se rend aux *Hortensias* en fin de matinée. La conversation s’engage guillerette avec la vieille dame, qui est lucide. Mais elle tousse beaucoup et l’aide-soignante, c’est Jeannine l’intransigeante qu’il connaît déjà, prie Paul de ne pas rester davantage : « la visite n’était pas conseillée, il est préférable que j’aille maintenant recoucher votre maman ».

Paul s’ennuie à Dijon. Il reste à l’appartement. Il n’a pas envie de lire. Il finit par allumer la télé du living, plutôt que celle de la chambre ; est-ce pour se donner l’illusion de ne pas s’y cloîtrer, s’avachir ? Il croupit pourtant scruter les feuillets de l’après-midi ; zappant de chaîne en chaîne, d’une intrigue à l’autre, toutes abracadabrantes et stupides ; s’essayant singer les personnages, précéder leurs répliques, imiter une intonation, contrefaire des sentiments. Et, curieusement, toute cette indigence accumulée, parce qu’elle est navrante et répétitive, le contente finalement : il s’observe, une heure durant, gaspiller avec application son temps. Puis il sort en blouson chaud.

Paul continue de s’ennuyer dans Dijon. Davantage encore sous les décorations de Noël qui sont ce qu’il y a de plus triste au monde, en tout cas de plus moche, ce qui revient au même. Noyé parmi tous ces

chalands engoncés d'hiver, qui semblent s'être multipliés démultipliés comme des Parisiens, qui courent déjà *pour les fêtes*, se croisent et s'ignorent devant les vitrines. Certaines, car ce sont surtout des femmes, ont déjà des paquets emballés de papiers horribles, ou brillants, ce qui revient au même, et se prennent pour les Rois mages. Et tous, pas seulement les femmes à paquets, ont l'air méchant et malheureux, et d'avoir froid, ce qui revient au même.

Anne a passé hier soir une soirée formidable avec cet homme formidable. « Il est prévenant, patient, attentif, drôle, encore un peu réservé; grand, beau, avec des yeux brun noir et un regard profond, une allure folle. On s'est connu à *Bougez-Dansez*, il danse très bien, pour un homme; son eau de toilette sent la badiane. Il s'y connaît en bons vins, et en cinéma aussi, sur les westerns et les comédies musicales il est imbattable. Bon, d'accord, il a un chat, et des poils restent sur ses vêtements, personne n'est parfait ». Quant à savoir si c'est un bon amant, cela est prématuré car ils ne l'ont pas encore fait, puisqu'il est encore un peu réservé, juste des baisers d'amoureux, de plus en plus longs quand il la raccompagne, comme hier soir, il était deux heures du matin. Elle le revoit demain, ici, elle l'a invité à dîner à l'appartement. « Mais tu seras reparti, c'est vraiment dommage, qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui faire à manger? Toi je sais déjà tout: j'ai cuisiné Isabelle à la machine à café, elle te trouve très sympathique, mais tu n'es pas du tout son type d'homme, physiquement tu vois. Je lui ai dit qu'elle n'était pas non plus le tien, j'ai bien fait? Et puis il a une voix très virile, belle, il parle lentement, mais il écoute aussi, il s'intéresse à moi, ça paraît bête mais j'ai tellement besoin qu'on s'intéresse à moi, un mec je veux dire. Je suis sûre que moi aussi je lui plais beaucoup. Il a connu d'autres femmes, forcément, mais il n'a pas d'enfant. Il gagne bien sa vie, il est dans les assurances, ah tiens je ne lui ai pas demandé laquelle. »

Paul n'a pas prononcé plus de quatre mots durant tout le dîner, mais il est heureux que sa sœur soit soudain si pétillante, revivifiée. Il souhaite aussi fort qu'elle que ça marche avec ce... comment s'appelle-t-il au fait? « Alors ça, c'est le petit problème: *Jonas*! C'est fou non? Ça n'est pas tellement le côté *biblique* qui m'embête, mais que tout le monde, depuis qu'il est tout môme, l'appelle *Jojo*, et ceux qui ne l'aiment pas: *Nanasse*, et même *Dunaze* les plus méchants!

Mais bon, c'est comme pour le chat, *personne n'est parfait*, comme dirait Billy Wilder»

Paul et Anne partent à la même heure ce matin, il la dépose à la Préfecture avant de prendre l'autoroute pour Paris.

Il ne passe que quelques heures au studio. Ouvre son courrier, où il n'y a jamais rien d'important, toutes ses factures sont payées par prélèvements. Il fait en métro direct un aller-retour express à la Fnac-Forum, emplir sa valise de livres, trois CD, et un pack promo de dix DVD. Son avion décolle à 23h30 de RoissyCDG, le AF394 de nuit pour Buenos Aires, arrivée 07h50 en locale, 13 heures de vol en classe *Premium Economy*. Il lui reste du Stilnox, comme il ne prend que très rarement de somnifère un demi-comprimé lui suffit, d'ailleurs la notice préconise d'avaler le médicament étant déjà couché. Il ne reviendra en France que dans trois mois.

janvier – février / année 2

Les quatre croisières *Magellan-Cap Horn* sont très courues: de Buenos Aires à Ushuaia et d'Ushuaia à Valparaíso, elles se doublent des mêmes trajets en sens inverse au retour, avec pour chacune franchissements du détroit de Magellan et du cap Horn. En cas de météo trop difficile, le Horn peut être annulé sans dédommagement, le passager en accepte le principe. Avec les escales, la tournée occupe tout l'été austral, quand c'est plein hiver à Dijon. Ensuite l'*Athos* remontera les côtes brésiliennes pour la *Rio Carnaval* et l'*Amazonienne*, moins demandées; puis il enchaînera les printemps-été qui zigzaguent en Caraïbes, toutes strictement calibrées à la semaine et dont les tarifs *haute saison* sont quasiment doubles des précédentes à la quinzaine. Le nouvel embarquement de Paul couvrira les quatre *Horn*, et le maintiendra à bord jusqu'à mi-mars. Pour après il ne sait pas encore: la convention collective de LA COMPAGNIE fixe à trois semaines le délai minimum avant lequel un médecin embarqué doit être informé de sa prochaine affectation, cela dépend du planning général, des disponibilités des autres personnels médicaux de bord, ainsi que du montant des frais de voyages aller-retour en France, car LA COMPAGNIE prend à sa charge quatre retours annuels dits *de permission de domicile*, exigibles uniquement si la durée de l'escale excède six jours.

L'embarquement du premier contingent de passagers a lieu à Buenos Aires le 20 décembre. Ils sont tous restés habillés hiver, encore hagards des longs vols de transfert qu'ils viennent d'endurer aux départs de leurs aéroports européens respectifs. Il n'y a pas de profil type des passagers des *Horn*, on trouve des couples, des esseulés, et des petites bandes de quatre ou six personnes, rarement plus nombreuses, de tous âges et presque autant de nationalités. Les niveaux sociaux se mélangent aussi, bien que les prix de la croisière établissent un seuil plancher assez élevé, Jusqu'à Ushuaia, ils en

prennent pour dix-huit jours à bord, avec cinq escales excursions, et deux réveillons (les réserves de Champagne ont été quadruplées).

Avant même la note de service protocolaire, Paul a entendu du commissaire principal que l'*Athos* est absolument complet et que LA COMPAGNIE a dû refuser le double de candidats que le paquebot n'en peut accueillir. Les deux infirmières sont dans la quarantaine épanouie, la petite; en principe les quadras sont plus expérimentées que les jeunettes, bien qu'expérience et compétence ne soient pas nécessairement synonymes; pour le sex-appeal, ça va. Le capitaine est le plus chevronné de toute la flotte, celui qui connaît le mieux les vents et les courants du Horn, et les labyrinthes du Magellan et des canaux chiliens.

Un conférencier accompagne traditionnellement ces croisières de bouts du monde; ce sont toujours des marins skippers que leurs prouesses anciennes dans des grandes courses médiatisées ont rendus célèbres, et que LA COMPAGNIE invite et rémunère très confortablement. Ils assurent un soir sur deux dans la salle du théâtre une conférence sur des thèmes appropriés à l'itinéraire; la première est généralement bondée, la dernière quasi déserte. Leur engagement stipule qu'ils acceptent également de se rendre disponibles à rencontrer, converser, jouer, s'attabler, trinquer, (il est même rajouté «etc.»), avec les passagers qui les sollicitent. C'est Loïc Le Guéneq qui a été retenu pour ces quatre croisières; son palmarès fit de lui, on s'en souvient, une superstar de la voile; maintenant ce serait plutôt les séances de dédicaces de ses récits de régates, mais sa notoriété reste grande. Il est très sympathique loquace et charmant; il affiche look et manières de l'aventurier indomptable boucané chevelu, tient grande ouverte sa besace aux anecdotes qui font rêver, et possède un exceptionnel sens de l'humour et de la repartie. Cela fait plusieurs saisons déjà que LA COMPAGNIE l'engage pour les *Horn*. « Ah, il a du métier celui-là! il connaît la musique! » dit de lui le commissaire principal, « quant à faire le clown en salle jusqu'à l'aube aux réveillons, il n'y a que lui! Et en plus il sait boire, parce qu'il y en a d'autres c'est pitoyable: à minuit ils sont déjà à moitié cuits! » Loïc commence ses pitreries dès la séance des démonstrations de sécurité, les passagers sont pliés de rire, engoncés de guingois Bibendum dans leurs gilets de sauvetage orange fluo mal enfilés, ou même à l'envers: c'est gagné pour lui.

Il donne sa première conférence le lendemain du départ, au sujet incontournable: «Doublé le Horn, d’hier et d’aujourd’hui», une prouesse de marin que Le Guénec a lui-même accomplie cinq fois, dont trois en solitaire. Il reste debout adossé à la scène, fiches antisèches et micro en main, pro mais pas chiant, et illustre son laïus de cartes et images fixes ou animées projetées sur le grand écran, toutes montrent le rocher mythique et redouté sous un ciel très bas et une mer forte à tempétueuse.

– C’est donc pour apercevoir, à condition que le brouillard soit bien luné, ce gros caillou de forme et couleur d’un terril du Pas-de-Calais, que vous avez tous payé très cher votre croisière, je vous en félicite, et LA COMPAGNIE vous en remercie!

Rires. Loïc reste seul en lumière dans la salle en pénombre.

– Après-demain, je vous raconterai l’histoire de mon illustre ancêtre, Fernando de Magellan. Je lui donne du «mon ancêtre» car il fut le premier skipper – sponsorisé par Charles Quint – à boucler un tour du monde à la voile; enfin son bateau, pas lui, qui passa l’arme à bâbord avant la fin, ce que personnellement je trouve assez stupide et n’ai jamais tenté d’imiter. Je vous confirme que vous n’avez pas de questions et vous souhaite une bonne soirée à tous. Le bar est juste à droite en sortant.

Re rires, applaudissements, les lumières se rallument complètement, brouhaha, les premiers passagers quittent la salle.

Sa consultation terminée, Paul était venu assister à la fin de la conférence; parmi les premières à sortir, deux jeunes filles le rattrapent dans la coursive alors qu’il s’éloigne vers sa cabine:

– Monsieur, Monsieur, vous êtes bien l’urgentiste de bord?

– Oui, si on veut, bonsoir?

– Bonsoir. Voilà: nous sommes toutes les deux en premier semestre d’internat à l’Hôpital Bretonneau de Tours, si vous aviez besoin, on ne sait jamais, nous pourrions donner un coup de main, et nous avons fait du SAMU et du secourisme aussi; nous sommes à la cabine 308, dit la première.

– D’ailleurs nous l’avons déjà signalé au commissaire principal, surenchérit la seconde.

– Ça n’est plus un paquebot, c’est un C.H.U! s’extasie Paul, et elles gloussent. Aucune épidémie de peste ou choléra n’est annoncée, mais si cela survenait je vous ferais prêter des blouses.

Elles minaudent maintenant. Leurs silhouettes sont assez semblables, petites et rondelettes, mais de visage bien différents: l'une est blonde à lunettes, l'autre châtain aux cheveux courts.

- Merci en tout cas Mesdemoiselles.
- On vous en prie, c'est bien naturel, fait la blonde.

Le bateau est arrivé au petit matin à sa première escale de Puerto Madryn, au fond du Golfo Nuevo de la presqu'île de Valdès. Le tableau des excursions propose au choix :

- bronzette, baignade et beach-volley sur la plage
- visite en minibus aux éléphants et lions de mer
- tentative en Zodiac d'approcher des baleines (succès non garanti, on est en fin de saison)
- en Zodiac également, initiation ou perfectionnement à la plongée sous-marine.

La journée est bien longue, à devoir l'occuper. Tout le monde rentre à bord vanné cramoisi de soleil. Le paquebot reprend sa route vers le sud; le soir, en ces latitudes basses, tarde à s'imposer.

Paul dîne au self avec les infirmières le second capitaine et trois matelots; il participe un moment à la conversation qui se prolonge, puis part s'isoler dans sa cabine. Depuis quelques heures la douleur dent de sagesse est revenue et il avale les premiers ibuprofène. Déjà couché, il commence à regarder *Au-delà* en DVD sur son ordinateur portable; les films de Clint Eastwood lui plaisent en général, surtout les derniers; mais juste quand Matt Damon va faire dédicacer son livre par Cécile de France, survient un appel d'urgence. Paul se rhabille et part aussitôt vers l'arrière du pont 3.

Un homme est allongé sur la moquette devant l'entrée du piano-bar, une femme qui doit être la sienne lui soutient la tête; les deux étudiantes en médecine sont agenouillées auprès de lui, l'une ausculte au stéthoscope, l'autre finit de prendre la tension. Elles voient arriver Paul.

– L'examen clinique ne révèle rien d'alarmant, la bradycardie a déjà régressé, la tension reste encore un peu faible mais remonte régulièrement; nous avons interrogé Madame: il a pas mal bu et mangé au dîner, notamment des louches de crème anglaise; il a senti venir acouphènes et vertiges et il a perdu connaissance; le malaise vagal nous semble à privilégier.

C'est toujours la même qui parle pour deux, la blonde à lunettes, l'autre semble moins expansive, elle approuve. L'homme allongé est encore très pâle, il sue abondamment des tempes et du front, reprend peu à peu ses esprits. Paul saisit calmement dans les mains de chacune des jeunes filles leur stéthoscope et tensiomètre à brassard, et il refait seul entièrement les examens.

– Comment vous sentez-vous Monsieur ?

– Ça va... ça va mieux...

– Cela lui arrive de temps en temps, dit la femme, quand il a trop mangé et trop bu, et puis avec ce léger tangage...

– Il a des antécédents cardiovasculaires ou diabétiques ?

– Non, répond-elle.

– Vous vous êtes fait mal en tombant Monsieur ?

– Non, je ne crois pas, dit-il, grelottant comme de froid.

– Bon, ça n'est rien de grave, nous allons vous ramener à votre cabine. Vous le coucherez tout de suite, Madame, bien couvert, un oreiller épais sous les pieds, et vous lui ferez boire beaucoup d'eau, ordonne Paul à la femme, puis à toutes : aidez-moi, et trouvez des coussins.

Ils redressent doucement l'homme en position assise, les trois femmes voudraient l'aider à le relever tout à fait.

– Non, attendez un peu, laissez-lui du temps, dit Paul.

Il tire un fauteuil de salon pour que l'homme s'y adosse, on lui glisse un coussin ; une infirmière arrive pressée du fond de la coursive.

– Je dois ouvrir l'infirmierie, Docteur ?

– Non c'est inutile, ça ira, je le verrai demain en consultation ; vous pouvez nous laisser Sophie, merci.

L'infirmière Sophie repart se coucher.

Ils raccompagnent le couple à sa cabine du pont 5, soutenant le malade qui vacille encore. Paul répète qu'il devra venir à la consultation demain matin, et il donne à la femme son numéro d'urgence, au cas où ; elle remercie beaucoup tout le monde. Paul redescend avec les étudiantes vers le pont 3.

– Vous étiez de garde les filles ? ironise-t-il.

– On sortait juste ensemble du bar quand c'est arrivé, et comme notre cabine est au même étage, j'ai foncé chercher nos instruments pendant que Fabienne le mettait en décubitus dorsal lever de jambes,

et le desserrait, raconte la blonde à lunettes; donc la brune cheveux courts s'appelle Fabienne, déduit Paul.

– Et vous voyagez toujours avec votre matos ?

– Ah oui, il n'est jamais bien loin.

– Ben oui tiens, des fois que ! Dans les premières années, les internes en sont toujours à ce qu'une urgence soit une *aubaine*; dans pas longtemps ce ne sera plus qu'une tuile. Vous avez choisi quoi ?

– Moi anesthésie-réa, répond la Fabienne à cheveux courts, et Clémentine pédiatrie, on en a encore pour quatre ans !

– Alors bonne nuit, mes futures consœurs, soyez bien déférentes avec vos patrons ! conclut Paul... et aussi que la blonde s'appelle Clémentine.

Paul et le commissaire principal boivent une bière au bar en extérieur du pont 6. La température reste douce encore. Le vent va dans la même direction que le navire, et parfaitement à la même vitesse, ce qui procure l'impression voluptueuse qu'il n'y en a pas un souffle et qu'on se déplace emporté téléporté en lévitation dans une bulle d'air immobile et tiède.

– C'est toujours pareil pour les réveillons, se résigne le commissaire, comme on veut que les deux soirées soient très différenciées, on tricote le même programme chaque année : menu foie gras, dinde et bûche pour Noël ; et caviar, homard et granités arrosés au Nouvel An. Petits cadeaux et musiques yé-yé pour le bal de Noël ; cotillons confettis, balabalabamba et grosse déconnade pour la fiesta Saint Sylvestre. Je trouve ça d'un répétitif consternant.

Le wi-fi fonctionne à bord de façon capricieuse, au bon vouloir des positionnements satellites ; Paul découvre sur sa messagerie un courriel d'Anne qui date de trois jours. Ils communiquent assez peu pendant les missions de Paul, comme font les femmes de marins, seulement quand ils ont quelque chose de précis ou d'important à se dire.

Mon frère austral,

Isabelle Larieu, tu te souviens d'elle bien sûr, m'a demandé ton adresse e-mail, dois-je la lui donner ? Elle ne m'a pas indiqué dans quel but, j'ai préféré ne pas la questionner.

Si tu me dis oui, je le ferai, mais tu sais que cela ne me plaît pas trop.

Bises.

Ta sœur dijonnaise, à qui ça ne plaît pas trop.

Paul répond aussitôt :

Mais oui, donne-la lui donc ! Elle ne me mangera pas ton amie du bureau ! Qui peut avoir des projets, cela ne me regarde pas, mais assurément pas de but.

Baisers.

Paul prend sa douche, se rase, déchire la cellophane d'une chemise neuve, et enfile son grand uniforme.

* * *

Tout se passe exactement comme en était consterné hier le commissaire, le chef a mis tous les plats dans les grands : le foie gras est à volonté, la dinde aux marrons, la bûche dégouline de chantilly poche-à-douillée, et le Champagne cascade. Bravo. Dans l'après-midi, Les deux copines carabines sont venues à l'infirmierie convier Paul et les infirmières à dîner à leur table, « on fera ambiance salle de garde ! », a plaisanté Clémentine. Paul a accepté, les infirmières étaient déjà invitées ailleurs.

Quand la bûche est consumée au fond des assiettes, les garçons du service surgissent tous ensemble des cuisines, en défilé cortège et au pas cadencé d'une musique charivari, chacun accouplé d'une femme de chambre à son bras. Les garçons ont un œillet à la boutonnière, les caméristes un camélia dans les cheveux. Par avance pardonnés par leur jeune fraîcheur, ils éjectent et chamboulent en douceur les convives des tables du centre qu'ils écartent en périphérie, dégageant ainsi en pirouettes badines la piste de danse. Ils repartent en coulisses dansottant bras dessus bras dessous à chacun sa soubrette, et en ressortent aussitôt rapportant tenues haut sur leurs plateaux des pyramides de paquets cadeaux empilés. C'est joyeux, pimpant, bien réglé, les passagers applaudissent. Chacun son tour reçoit son petit Noël emballé enrubanné, foulard pour madame, cravate pour monsieur, l'un et l'autre griffés aux couleurs et logo COMPAGNIE, restant cependant discrets et élégants. Joyeux Noël !

Le commandant arrive superbe en centre de piste, la musique s'arrête, il dit quelques mots rapides et convenus, termine par « Joyeux Noël à tous ! Merry Christmas ! Frohe Weihnachten ! Feliz

Navidad! Feliz Natal! Buon Natale!». La musique attaque aussitôt *Sang viennois*, le commandant offre sa main gantée à la première rombière qui lui fait face, tandis que les deux seconds, les officiers, le commissaire et les maîtres d'hôtel invitent en urgence à la valse les autres dames, les prenant de court envisager se froisser n'avoir point été choisie la première par le capitaine. Joyeux Noël!

– Tu dances Docteur? demande la blonde Clémentine à Paul.

Paul ne sait pas danser la valse, l'interne non plus d'ailleurs; qu'importe, ils bougent ensemble, font un couple éphémère et mobile qui syncope et tournoie: ils dansent. C'est Noël. Loïc Le Guéneq, qui passait par là, a invité Fabienne; lui la danse impeccablement, la valse; elle, on ne sait pas trop, mais de toute façon il guide comme on barre un voilier: avec solidité, autorité et rigueur gracieuse; on dirait Claudia Cardinale et Burt Lancaster dans *Le Guépard*, enfin ça s'en rapproche.

Suivent une autre valse, un cha-cha-cha, un fox-trot, et démarre *Rock around the clock*. Loïc invite Clémentine, qui décline, elle ne danse pas le rock; Paul, lui, le danse très bien, il invite Fabienne qui elle aussi sait le danser; Loïc se rabat sur une belle Espagnole, à la poitrine fière comme un Espagnol, qui dévoie allègrement Bill Haley en direction du flamenco; ainsi vient au monde, un soir de Noël en des eaux argentines, le flamenco rock'n'rollé, qui est une danse rare et éphémère, sans aucun rapport direct avec le tango.

Ils ont beaucoup dansé, beaucoup bu, beaucoup plaisanté et beaucoup ri. Et commencé à se plaire. Il est tard, on est déjà demain. En fin d'un slow long où les corps s'épient et se hasardent, Paul embrasse Fabienne. Ils reviennent à la table, s'altérer désaltérer d'un breuvage alcoolisé. Et retournent danser. Ils se pressent plus fort l'un contre l'autre, risquent leurs jambes et les emboîtent. À nouveau ils s'embrassent. Sortent sur le pont, dans la nuit de peu de lune, perçoivent le mantra assourdi continu que psalmodient les propulseurs, et le crissement de l'eau qui racle la coque. Ils s'embrassent encore. Les mains de Paul se posent sur Fabienne, l'explorent, s'insinuent et commencent oser. Ses doigts peignent les cheveux courts, qui sont doux et fins. Ils se regardent dans le noir, respirent ensemble. Comme Fabienne ne sait pas où est Clémentine, avec qui elle est, si elle rentrera dormir dans leur cabine, si elle sera

accompagnée, ou ne rentrera pas, ils vont dans la cabine de Paul, où le lit est d'homme seul. Ils font l'amour. Fabienne s'endort serrée dans les bras de Paul. Qui s'endort aussi. Quand Paul se réveille il est six heures du matin, Fabienne n'est plus là et il a la bouche pâteuse.

Paul reçoit en consultation l'homme au malaise vagal: nuit normale, aucun symptôme préoccupant. Et quinze autres patients tous rattrapés, mais sans réelle gravité, par leurs excès noëliens. Pour le solide ce sont indigestions et brûlures d'estomac; pour le liquide, gueules de bois et gueules de bois; dans les deux cas: routine. Dans les deux cas aussi, des remèdes d'arrière-grand-mère: beaucoup d'eau, des fibres, des légumes, du riz, et du citrate de bétaine pour les trop mangeurs; rien que de l'eau, beaucoup aussi, Alka-Seltzer et Coca-Cola pour les beaucoup trop buveurs.

Paul se souvient que les étudiantes ont dit occuper la cabine 308, il compose le numéro sur son téléphone interne; personne ne répond; il va déjeuner à la cantine équipage. Le repas se compose exclusivement des monceaux de reliquats des agapes d'hier soir, ce qui fait encore festin succulent. En sortant, il refait le numéro des filles sur un poste de cursive.

– Oui allô? répond la voix de Clémentine.
– Bonjour Clémentine, je suis Paul, le médecin, Fabienne est là?
– Je vous la passe.
– Allô Paul?
– Bonjour Fabienne tu as déjà pris ton café?
– Oui, mais je serais assez d'accord pour en reprendre un deuxième.
Au bar du pont 6? J'arrive.

Elle est jolie cette fille, pense Paul, pas d'une manière qui foudroie au premier regard, mais au second elle est jolie; charnue hanchée comme un Maillol des Tuileries, un fruit mûr.

– Figure-toi que Clémentine s'est fait sauter par le beau nobliau Breton star des transats! Et moi par le médecin de bord. Nous sommes tombées d'accord toutes les deux ce matin au petit-déjeuner, avec beaucoup de café, que nous aimions beaucoup les Noëls de l'été austral! a lancé en malice Fabienne après quelques platitudes sur le temps qu'il fait, la dinde qui était bonne, et qu'on a peut-être juste un peu trop bu. Paul redevient aussitôt intimidé, comme il était

enfant devant tous, puis adolescent devant les filles, et maintenant seulement devant celles qui lui plaisent. La spontanéité nouvelle de la jeune femme le désarme, elle qui semblait si réservée au premier abord, et lui qui sait si mal parler d'amour, ou de choses sexuelles. Et parce que depuis qu'il la revoit, Paul la trouve jolie.

– J'ai aimé Noël aussi, dit-il quand même.

– Quand j'ai fait remarquer ce matin après la douche à ma copine que le sieur Le Guéneq devait bien avoir dans les trente ans de plus qu'elle et qu'il pourrait haut la main être son père, elle m'a cloué le bec, la mâtime : « On y a gagné tous les deux : lui, en s'envoyant une fraîche blondinette en cadeau pour son petit Noël, et moi en baisant avec un vieux héros des mers, tout fripé et qui s'essouffle vite, mais rigolo quand même ». Avec toi la différence d'âge est moins remarquable ; quoique...

Ils rient, Paul commande deux autres cafés. Le bateau navigue au large, il n'y a que de la mer tout autour. Il fait frais, le vent fouette les visages, le caban de Paul et le blouson de Fabienne sont refermés jusqu'en haut avec les cols relevés.

– Tu me plais bien Paul, dit Fabienne dans un murmure douillet. Tu reprends tes consultations à quelle heure ?

– Je suis sur téléphone cet après-midi.

Paul montre à Fabienne son mini récepteur-paging, dont la diode en veille fixe, rouge, dépasse de sa poche comme le bout incandescent d'une cigarette furtive allumée.

– Tu m'emmènes chez toi ? demande tendrement Fabienne, avec les joues que le froid, probablement, colore.

D'abord curieuse, l'étudiante regarde les livres de Paul alignés sur l'étagère, elle lit les titres, les noms des auteurs :

– Mazette ! Je n'en connais qu'un sur deux, et encore, juste de nom ! Pourquoi lis-tu autant ?

– Pour voyager.

Fabienne vient se serrer contre Paul, qui l'enlace ; alors elle lui certifie sa confiance à l'oreille :

– Il n'y a pas que les livres dans la vie, mon vieux.

Ils font l'amour à nouveau. Ils aiment ça. Et se le disent.

Ils sont apaisés restés collés l'un contre l'autre, sous le drap bleu ciel dans le lit couchette de Paul. Leurs vêtements s'emmêlent pêle-mêle sur le sol. Ils restent silencieux. Le premier qui parle, dans ces moments-là, dit toujours une fadaise, et l'autre est content que ce soit l'autre qui l'ait dite en premier.

– Vous faites souvent du tourisme ensemble avec Clémentine? se risque Paul; elle est ta grande amie?

– Non, on se connaît seulement depuis le début de l'internat, c'est son père qui offre la croisière, ça coûte une blinde, c'est le cadeau d'anniversaire de quart de siècle de Mademoiselle. La seule condition était qu'elle parte accompagnée d'une amie, on est copines, même promo, et c'est moi qui étais dispo aux dates.

– Il est très riche?

– Très riche non, mais bien friqué; Professeur de médecine, chef du service de rhumato à Lariboisière, à Paris.

– Gallien? sursaute Paul.

– Oui, tu le connais?

– J'ai fait mon quatrième stage en rhumato à Larib', il était mon patron! Odieux détestable, mais un sacré patron, on l'appelait *Papa Gallien*.

– Et rien n'a changé figure-toi!

– Eh bien dis donc, heureusement que je t'ai préférée toi à la blonde Clémentine, parce que sinon j'aurais eu l'impression d'avoir fait l'amour avec la fille d'un de mes pères!

– Tu en as plusieurs?

– J'ai pris ceux qui se présentaient. Tous étaient des tyrans.

Fabienne se presse davantage contre Paul, passe une jambe sous le drap par-dessus les siennes, dépose au creux de son épaule sa tête aux cheveux courts châains.

– On est bien contre toi, je me suis mise dans de beaux bras! Qui auraient pu être incestueux si j'avais été l'autre des deux, chuchote-t-elle en un sourire espiègle qui calfeutre ses yeux; mais retient entrouvertes ses lèvres sur la peau de Paul.

Il sent son souffle de plume sur ses poils de torse. Il contemple le peu que la perspective lui offre de son visage qui repose, et paraît clair entre la pénombre de l'alcôve et le foncé des cheveux. Sa hanche fait une colline unie arrondie sous le drap. Et Paul s'empare de ce peu. Elle lui semble si jeune soudain, on dirait une enfant. Ou est-ce

lui qui, comme en un miroir cinglant, se réfléchit en cette fraîcheur ingénue l'être moins? L'étudiante l'écoute-t-elle penser ces choses, sous ses paupières closes?

– Tu sens l'homme, pas le petit sauteur, l'homme, j'aime ça.

– Cela fait une grosse différence?

– Oui, c'est une odeur plus ancienne, qui tranquillise.

Paul effleure de ses doigts sans les voir les fines mèches courtes en surplomb de la nuque. Sa dent de sagesse bat tout au fond de sa bouche.

Sont-ce les battements dentaires ou la peau de Fabienne qui réveillent sa mémoire? Paul se souvient de Papa Gallien, de sa blouse blanche toujours ouverte négligée, de ses gueulantes, ses invectives, ses injustices. Et de sa chef de clinique Marie-Martine.

* * *

Comme il n'attend rien de précis, de personne précisément à aucun moment précis, Paul ne garde pas son ordinateur en permanence allumé. Un message y est arrivé cependant. Il date d'hier 04h37, heure française; ici, il était minuit et demi, il dansait le rock avec Fabienne, ou même déjà le slow, ils allaient bientôt faire l'amour.

Dans la case *objet*, est écrit «Projet», et dans la case *expéditeur*, figure «isabellarieu@wanadoo.fr» une icône en trombone annonce une pièce jointe. Le message dit:

Bonsoir Paul, bonjour plutôt, et pourtant il fait nuit noire et silence sidéral. Nous sommes allées entre filles avec Julia et Léa à la messe de minuit de la cathédrale, elles dorment profondément maintenant, moi pas.

Je suis plus à l'aise avec WORD qu'en direct sur ma page messagerie, pour corriger et réécrire ma lettre comme je le fais depuis des jours, et des nuits; il vous faudra donc s'il vous plaît la décacheter en pièce jointe.

Joyeux Noël quand même!

Votre amie, Isabelle Larieu.

La pièce jointe fait bien sept pages. C'est beaucoup, c'est étonnant.

Paul est prudent de nature, et le satellite fantasque; il enregistre le fichier sur sa page bureau pour ne point risquer la coupure:

Mon cher Paul,

Je vous avais dit, vous en souvenez-vous, lorsque nous traversions la nuit de Dijon dans votre voiture qui sentait la droguerie, que je projetais d'avoir d'autres enfants, des filles, ou sinon des garçons.

J'avais raison, c'est-à-dire que je n'ai pas changé d'avis : je veux d'autres enfants.

Ce que je ne vous avais pas dit, car je l'ignorais alors, c'est que dans mon projet, c'est vous qui êtes leur père.

(Je laisse ici une ligne en blanc pour amortir votre moment de surprise)

Je pense qu'il est moins difficile de discuter entre femmes de nos pulsions de femmes, nos exigences, à créer un autre vivant; plutôt qu'avec des hommes, qui sont dépourvus de matrice. Imaginez que vous deviez m'expliquer comme il vous est naturel de sentir la barbe vous pousser au menton, (l'exemple est bien pauvre, je n'en ai pas trouvé de meilleur). Je vais faire avec vous pendant comme si je parlais à quelqu'un qui serait du même genre que moi, qui comprendrait et ressentirait ces choses de la même manière que moi; mon pauvre Paul, je vais donc vous parler de moi comme à moi.

Devenir père pour un homme c'est manifester l'un des trois instincts que l'on nous avait enseignés fondamentaux en philo de lycée: celui de Reproduction (vous vous souvenez bien sûr que les deux autres sont celui de Survie et le Grégaire). Une force irrésistible vous pousse à avoir une descendance, qui portera votre nom, qui « aura de vous », des traits, des talents, des défauts, et contribuera à votre insu, en même temps qu'à votre éternité, à la prolongation spontanée de l'espèce.

Afin de s'assurer du bon fonctionnement de son plan, pour motiver ses troupes, le Créateur nous a dotés du Désir. Craignant cependant que nous abusions sans retenue des ravissements de la chair et qu'en résulte une surpopulation anarchique de la terre, devenue pétaudière, ses apôtres ont inventé pour nous refréner le Péché (même si ce n'est pas exactement ainsi qu'on enseigne la chose au catéchisme). Pour obéir mettre en pratique les desseins divins, il faut à notre Homme, le malheureux, se choisir femelle à son goût, et obtenir son accord à s'accoupler avec lui; la gagner éventuellement dans des combats contre d'autres mâles, ou, lors de pratiques moins rustique, quoiqu'il

reste à démontrer que cela soit réellement plus civilisé, la conquérir par d'opiniâtres manœuvres de séduction, galantes ou vénales. Devenir mère pour une femme, pour une femme comme je le suis en tout cas, c'est extrêmement plus simple, c'est juste « être femme ». Entièrement. Complètement. Absolument.

Allez repos, foin de dissertation, seulement du concret pour la suite, de l'humain de tous les jours. Car je ressens très fort au fond de moi que vous êtes, Paul, une personne à qui « humain » veut dire.

Quand ma faim (j'écrirai dorénavant « faim », le mot me semble plus exact et exprimer mieux l'incontrôlable, l'inexorable viscéral, plutôt que « envie » ou « désir » qui exhalent un parfum de volupté inopportune) est devenue si forte que je l'ai sue inébranlable, j'ai fait comme on fait maintenant : écouter-voir ce que d'autres en disent, et suis allée butiner en des blogs et forums aux titres appropriés : Mal d'enfant – Mère célibataire – Faire un enfant toute seule, ils sont nombreux, dans lesquels j'ai surtout rencontré solitudes pitoyables et détresses insondables. Mais j'y ai trouvé confirmation qu'il y avait seulement deux questions qui méritaient que je me pose, et que tout le reste s'en déduirait naturellement :

– ma faim pourrait-elle n'être que pur égoïsme irresponsable de circonstances ?

– que répondrai-je à cet enfant quand il voudra savoir où et qui est son père ?

Les réponses courantes des forums à la première question martèlent deux certitudes : « il ne peut y avoir aucun égoïsme là où j'ai tellement d'amour à offrir », et « mieux vaut un enfant choyé par un seul parent que mal aimé des deux ». Elles me semblent être l'une comme l'autre des réponses qui n'ont pas compris la question, car celle-ci n'est pas pour qui ? mais pourquoi ? Toutes ces femmes affirment leur amour intarissable pour un enfant inexistant, dont le trop-plein les étouffe et recèle des choses tristes, comme le doute ou l'abandon. Chacune rêve avec urgence « offrir de l'amour » ; je n'en ai pas lu une seule qui voudrait d'abord donner la vie.

Quant à la seconde interrogation, comme elle concerne du futur, toutes l'éluent et la renvoient aux calendes : « on verra le moment venu – je lui expliquerai, il comprendra – le père et l'enfant auront fait connaissance », et autres dérobades.

J'ai trouvé aussi les réprobations maquillées de censeurs moralistes: « Ces femmes veulent avoir la maîtrise totale de l'Existence, cela s'apparente à de l'égoïsme et à du narcissisme: un amour de soi tel qu'on ne donne pas de place au père ». D'autres qui ménagent chèvre et chou: « Elles décident de dissocier vie familiale et vie amoureuse; mais qu'en pense-t-elle, la famille? et qu'en pense-t-il, l'amoureux? ». Ainsi que profusion de jugements sommaires, définitifs et cruels: « Toutes des salopes de femelles irresponsables et hystériques, qu'on ferait mieux de stériliser! »

Mais moi je ne trouvais pas de réponse qui me convienne, ni en forum ni en moi-même, malgré mes efforts assidus à m'interroger par tous moyens; et je commençais à redouter qu'un découragement me gagne et me perturbe, et qui pourrait m'égarer. Jusqu'à ce que me survienne LA bonne idée, l'idée simple, l'idée de mère, l'idée familiale: demander leur avis à Julia et Léa. Était-ce aussi détour et subterfuge? Était-ce me défausser? me faire consoler par elles innocentes de mes peurs devenant condamnables? appeler à l'aide celles-là qui m'aiment tout droit et dont je n'ai rien à redouter? Mais je me suis convaincue que « ça ne mange pas de pain », comme dit mon Papa, et que j'aviserais quoi faire de leurs réponses selon ce qu'elles seront et ce que je déciderai d'en faire.

Léa a battu des mains, a éclaté de son rire aigu de chevrette, m'a sauté au cou comme si cette petite sœur à venir était déjà là et qu'elle me félicitait de l'avoir amenée.

– Youpi Maman, on jouera mieux aux mamans à quatre!

« À quatre »? Et voilà que cette chérie ne voulait pas d'« une » petite sœur, mais déjà de deux! J'étais aux anges.

Julia aussi trépignait ravie; mais plus âgée, armée de sa grande sagesse d'aînée de bientôt six ans, c'est une conclusion d'organisation collective qui lui vint:

– Et nous serons une vraie bande de demoiselles alors!

Vous aurez noté que ni l'une ni l'autre n'a envisagé un seul instant la possibilité que leur petite sœur à venir soit un garçon! Je jubilais sous cape: comment mes chéries pourraient-elles imaginer qu'un nouvel arrivant fût configuré différemment que nous ressembler comme un frère? puisque ce sont mes chéries!

J'ai profité encore quelques minutes, en cajolant mes filles, de mes jolis alibis, puis j'ai dû revenir à la réalité. Leurs réponses ne m'aidaient en

rien, n'apportaient aucun embryon (le mot m'est venu spontanément) de réponse à aucune de mes deux questions récurrentes. Cependant elles faisaient beaucoup mieux pour moi : leur enthousiasme ravissant me confortait absolument, et leur féminité en chrysalide me poussait irrésistiblement avancer.

Peu après, un soir où nous étions toutes les trois attablées, les petites baignées, en pyjama de pilou (j'adore ce mot qui est si doux et rigolo à la fois), qui sentaient bon, et bavardaient comme des vraies nanas, je les ai regardées, je les ai écoutées, et je les ai trouvées si magnifiques, si incontestables, lumineuses, que mon envie qu'il leur en existe d'autres est devenue insupportable. Je veux dire que je prenais conscience qu'il ne me serait « pas supportable », que je ne pourrais « plus supporter », que ce projet ne s'accomplisse pas. Et j'ai commencé à pleurer. J'aurais bien voulu m'en cacher, mais je ne parvenais plus à retenir les larmes qui m'inondaient le visage. Les filles l'ont vu tout de suite et se sont précipitées sur moi, et se sont mises à pleurer aussi. J'ai expliqué que je pleurais parce que j'étais triste en pensant aux femmes, mais j'avais dit « aux mamans », qui, parce qu'elles ont une maladie ou qu'elles sont abandonnées, ne peuvent plus avoir d'enfant ; que c'est injuste et cruel. Les filles n'ont rien compris à mes lamentations, mais nous nous sommes fait énormément de bisous et de caresses, et nous avons toutes les trois ensemble cessé de pleurer, et commencé à rire d'avoir pleuré ensemble ; j'ai essuyé leurs larmes sur leurs joues, et ce sont elles qui ont essuyé les miennes, la boîte de Kleenex en fut toute dévalisée.

Je ne l'ai réalisé que plus tard : c'est ce soir-là que j'ai découvert MA solution. Que voici : je peux bien continuer à me poser mes questions, à condition, pour qu'elles ne m'enferment ni ne me détruisent, de les laisser vivantes, actives, sans cesse « questionnantes » : ne pas espérer leur trouver de réponses, car il n'en existe pas qui soient vraies. La solution à mes questions est qu'il ne leur existe pas de réponse.

J'ai une copine qui voudrait un enfant, mais les tests restent négatifs, elle culpabilise et craint de perdre son compagnon ; j'en ai une autre qui a déjà deux petits mais qui voudrait être à nouveau enceinte, elle a tellement aimé être gravide ; et une troisième qui n'en veut pas du tout et son homme non plus, d'ailleurs ils ont déjà deux chats qui leur donnent bien du trac : les poils, le vétérinaire, le cuir du fauteuil

lacéré. Je ne les juge pas, elles ont des raisons, leurs raisons. J'aimerais qu'elles ne me jugent pas non plus. Moi je n'ai pas de raison: j'ai seulement une envie si forte qu'elle s'est instituée besoin; et résister à ma faim ce serait la famine.

Maintenant: pourquoi vous ?

Parce que VOUS.

Une femme seule qui veut un enfant n'a que trois possibilités: adopter, se faire inséminer, choisir un géniteur.

Adopter est exclu: je veux donner des sœurs à mes filles, même d'un autre sexe, pas des copines venues d'ailleurs, qui ne seraient pas de chez nous.

J'ai appris dans les forums que l'insémination avec donneur anonyme n'est autorisée en France que pour des couples stériles, mais que cela est légal et largement pratiqué en d'autres pays frontaliers comme la Belgique ou l'Espagne. Mais que m'importe que cela soit illégal, européen, ou pratiqué, puisque je veux, j'exige, que tous mes enfants aient un père! Qu'il soit devenu intermittent, comme Étienne, puisque c'est ainsi; ou absent, comme vous qui êtes marin, puisque je le choisis; mais qu'il EXISTE! Qu'il ait un nom, un ailleurs, une couleur d'yeux et de cheveux, que je puisse répondre à l'enfant par des vérités qu'il comprenne, quand il demandera. Car il demandera c'est indubitable. Qu'il en sache au moins autant de son père biologique que j'en sais du mien; dont je connais peu de détails, à peine moins que ma mère: qu'il n'est passé qu'en coup de vent un soir de fête. Je ressens seulement comme une évidence, et comme une joie, qu'il existe quelque part; cela me fait moi exister tout à fait; et je peux alors aimer tranquillement mon Papa chéri. D'ailleurs peut-être rencontrerai-je un jour moi aussi un papa pour la nouvelle arrivante (veau arrivant), qui le sait ?

Reste le géniteur.

Étienne? Je me suis interrogée un moment, mais j'ai vite conclu que même s'il acceptait, ce qui est hautement invraisemblable, je pourrais sans réticence m'accoupler avec un homme que je n'aime pas, mais que cela me ferait trop souffrir avec un homme qui ne m'aime plus; et concevoir mon enfant dans une souffrance serait immanquablement la lui transmettre, le doter de mon chagrin en premier héritage, totalement exclu donc.

Passer une petite annonce? «Recherche étalon de qualité pour saillie en période propice, conditions à débattre»? Non, beaucoup trop hasardeux. J'ai toujours exécré jouer à la courte paille. Enfant déjà, l'incertitude que matérialisaient ces deux petits bouts d'allumettes qui dépassaient égaux mais en dessous ne l'étaient pas, me terrifiait énormément, me déglinguaient bien au-delà de l'anxiété de perdre au jeu. Car ce péril en échardes dérisoires représentait ce qu'il y a de pire dans le hasard: son Injustice (vous avez bien lu: comme à Désir et à Pêché, je lui ai mis aussi une majuscule), et je la refusais obstinément. Je ne confierai jamais aux aléas le destin de mes filles, ni le mien, ni celui de ceux que j'aime. Le hasard est mauvais, même le bon, il est capricieux et inconséquent, et il ignore charité et clairvoyance. Je préfère, s'il le faut, me tromper en connaissance de cause, j'en accepte par avance le remords, et je choisis en tremblant d'entreprendre seule tous mes choix. Je me suis cependant contredite, pour être tout à fait franche avec vous – ce que je serai toujours Paul, je vous le jure – j'ai quand même passé une annonce, une fois, cela paraissait si simple. Je n'ai reçu qu'une seule réponse, hors maniaques et plaisantins, d'un monsieur de Perpignan dont le fils de seize ans venait de mourir de la leucémie. J'ai été d'une lâcheté impardonnable que je me suis aussitôt pardonnée: je n'ai pas répondu à cet homme écrasé, je n'aurais su lui écrire que des mots de pitié, qui sont des mots d'horreur, et que dans mon projet il s'agit de faire un enfant titulaire, pas un remplaçant. Mon Dieu, que le malheur est infini qui accable cet homme!

Il ne me restait donc qu'une seule solution: me mettre en quête d'un mâle procréateur, le rechercher, l'élire, le préférer à tous les autres. Devais-je procéder par critères sélectifs? Qualités génétiques, caractéristiques physiques, intellectuelles, casier judiciaire, disponibilités, religion? (et pourquoi pas signe astrologique pendant que j'y serais!) Ou par attirance physique, au risque d'y laisser des déconvenues nouvelles? Comment alors? Eh bien le plus simplement du monde, de mon monde, comme j'ai toujours voulu faire: à vue; à perception de mes seules assurances profondes, animales, instinctivement et docilement femelles; par l'évidence unique qui me surgira.

Et c'est vous qui avez surgi; presque immédiatement, vous seul, qui vous êtes révélé, comme le cliché se révèle dans la cuve au bain d'acide, ou comme apparut la Madone aux petits bergers dans la grotte aux miracles. Votre visage et votre silhouette ne provenaient pas d'un flou,

comme de l'approximation d'un portrait-robot, non, c'était «vous», précisément, qui vous teniez en pleine lumière. Le portrait de vous. Qui avait votre allure et votre voix. C'était vous. C'est vous.

J'en connaissais déjà par Anne un peu, de vous. Puis nous nous sommes pour la première fois rencontrés, dans son jardinet moussu, à l'aventure d'un dîner improvisé de collègues de bureau. Quand vous m'avez reconduite, nous avons échangé des petites pensées de rien du tout, parmi les intermittences de gyrophares policiers qui transperçaient la nuit. Et des silences, j'aime qu'on aime les silences. Le lendemain, quand nous marchâmes dans Baulme, je vous ai regardé regarder mes filles; oui Paul, vous les «regardiez», avec un vrai regard. Puis, sans que j'en comprenne alors précisément les raisons, j'ai attendu et espéré vous espionner en mes petits stratagèmes, voir comment vous écouteriez les choses que je vous dirais, et entendre comment vous diriez celles que je vous demanderais. Alors, profitant de ce soir où je vous savais seul, une autre Isabelle, mon double, plus intrépide que moi qui n'aurais pas osé, vous a proposé que nous dînions ensemble. Car je trouve cela très intime de partager un premier repas, plus encore je crois qu'un premier baiser. Pendant ce dîner en copains, vous me soupçonnâtes avoir un «but», qui est une fin, alors que j'ébauchais seulement les contours de mon projet, qui est ma faim! C'est que j'étais déjà déterminée, et je peinais à n'être point trop transparente. Depuis j'ai réfléchi, reréfléchi, mal dormi; et tant de fois remercié mon double intrépide.

Maintenant j'ai choisi: ce sera vous. Je n'envisage pas votre refus, il sera toujours temps. Puisque tout de vous correspond à mes limpidités: vous êtes un homme doux, libre, vous êtes loin (comment font les femmes de marin?); votre âge (votre sœur a cafté) dépasse raisonnablement le mien et me convient; et vous semblez n'avoir point de tare. Comme femme, je le sens, je ne vous plais pas plus que cela, ce qui nous évitera des confusions. Et surtout, m'avez-vous dit, vous ne voulez pas d'enfant.

Cependant, Paul, voudriez-vous m'en faire un ?

*Je vous embrasse très amicalement. Et très tendrement aussi.
Isabelle Larieu.*

* * *

Depuis la Punta Dúngenness, le bateau a délaissé les rivages argentins et pénétré l'embouchure du détroit de Magellan, dont les deux berges sont chiliennes. À la Prima Angostura, la plus étroite passe du détroit, il doit céder la priorité au *Pionero*, le ferry qui rallie la Patagonie de tribord à la Terre de Feu à bâbord. La Segunda Angostura est plus longue et moins étroite, les courants et les marées y sont moins sensibles. Le jour dure vingt heures en cette saison de plein été, mais le ciel reste piteusement chargé, sauf en de rares fugitives déchirures du soir qui font des rouges des oranges et des violets éphémères et magnifiques. Les averses pleuvent soudaines et brèves. Comme sont les vents, discontinus, imprévisibles, en bourrasques subites qui effilochent et font claquer les toiles des chaises longues alignées sur le pont solarium. Loïc Le Guéneq a expliqué en conférence ce que sont les *williwaws catabatiques*: des tornades naines glaciales qui dévalent les montagnes et les séracs et se ruent sur les eaux. Mais les terres pelées, trop proches en tous sens, étouffent les rafales et les brisent avant qu'elles n'aient le temps de gonfler des vagues hautes. Les écarts de température sont faibles, de six degrés au petit matin jusqu'à treize en mi-journée. Les paysages sont grandioses et désolés, et si beaux malgré les gris du ciel.

Des gris qui font de l'ennui, pour Paul aussi, malgré tous ses livres, s'il n'y avait Fabienne. Il a commencé à décrire leur rencontre au Waterman en son cahier de phrases, après une clé de sol hanchée charnue comme l'est Fabienne, par des phrases concises et descriptives comme celles des livres qu'il lit; mais celles qu'il écrit ne font qu'un foutoir, comme c'est le foutoir, souvent, dans la tête de Paul. Sinon les événements les plus notables sont les navires que croise sporadiquement l'*Athos*. Un petit bâtiment de guerre chilien, des tankers longs et des cargos renflés, certains aux formes bizarres. Un paquebot de croisière colossal, haut comme une falaise à la dérive, blanc d'Albion immaculé, qui s'appelle *Miami-Florida*, en lettres immenses et bleues juste au-dessus de la ligne de flottaison, dont les milliers de bras chamarrés gesticulent des bonjours anonymes aux balcons en cages à lapins des neuf ponts empilés. Plusieurs voiliers de plaisance, des fétus, que barrent des marins anachorètes; ou seulement semi-aventuriers que la solitude effraie bien plus que les tempêtes et qui emmènent femme et enfants avec eux en leurs défis hauturiers; eux aussi font des bonjours, et semblent minuscules sur

des bateaux minuscules. En quittant l'Atlantique après le Cap des Vierges, des passagers chanceux ont aperçu un troupeau de baleines, qui soufflaient des geysers et frappaient l'eau de leurs queues en battoirs; d'autres ont vu un arc-en-ciel double et complet, une arche bariolée vers laquelle courait le bateau, mais qui fuyait devant sa proue; tous ont pris beaucoup de photos. Bien sûr il y a les salles de sport, les tables de jeux, les bars, les repas, les facéties de Le Guéneq, mais tous s'ennuient sous les gris.

Que ce soit sous du terne austral ou du soleil aux Cyclades, cela ne change rien à la chose: Paul ne veut pas d'enfant. C'est en tout cas ce qu'il a répondu chaque fois à tous ceux – ce furent des *celles*, et finalement assez rares – qui lui ont posé la question. À lui aussi elle est revenue parfois, en le prenant par surprise: « *et si tu avais un enfant, mec?* »; à laquelle toujours succéda son rebond: « *qu'en ferais-tu mon mec?* ». Car ce dont Paul est persuadé de façon indubitable, c'est de ne vouloir ni d'une femme, régulière et permanente s'entend, ni de vivre en un lieu fixe, un lieu qui ne bouge pas, une adresse, être condamné à des années d'adresse; qui sont les conditions au moins propices, au mieux souhaitables, au pire requises, pour fonder une famille ayant mode de vie occidental de normalité moyenne. En de nombreux domaines Paul ne réproouve nullement bifurquer des critères de normalité moyenne, ceux que des majorités édictent, mais pour les enfants certainement pas. Qu'ont demandé les mioches blondinets des couples bourlingueurs croisés cet après-midi? Infortunés bambins emprisonnés se geler mouillés dans les six mètres carrés, que la gîte incline, du bateau de Papa? Tirés kidnappés de l'école des autres, pour suivre leurs géniteurs exaltés immatures galérer le cap Horn? Avec Maman qui fait la classe et réchauffe à chaque repas les mêmes raviolis en conserve? Eux qui voulaient juste jouer au foot avec des chaussures à crampons, manger des frites qui puent bon la friteuse et regarder *Fort Boyard* à la télé; qui voulaient porter sur le dos le même cartable *Nike* que le fils du voisin, mais qu'on enferme dans son gilet de sauvetage épais comme une armure, qui sent l'humide et le vieux dégueulis.

Non, Paul n'aime pas la mer. Et ne veut pas être père.

Mais voilà qu'existerait une autre configuration? Que se présenteraient les conditions pour qu'un enfant se puisse sans qu'il n'y faille de femme? Ni d'emprisonnement? sédentaire ou de grand large? Cela résoudrait en partie le «*qu'en ferais-tu?*» mais ne ferait qu'ajourner la dernière impasse: «*et lui cet enfant, que ferait-il de toi?*».

Isabelle s'est beaucoup posé la question, relit Paul, et ce lui fut torture de ne savoir y répondre. Jusqu'à ce que ses filles l'aident à trouver les bonnes raisons de ne point y répondre. Ou plutôt que s'imposent à elle d'autres convictions, plus fortes, plus vives, plus obligatoires. Qui ne nécessitent pas de réponse logique ou pragmatique, qui ne s'apparentent à aucun comportement social formaté, ou même admis, qui échappent à toute nécessité morale. Des convictions qui lui proviennent seulement d'être femme, d'être humaine, un être vivant, humain, féminin.

C'est un paradoxe d'une beauté stupéfiante que, depuis trois générations, l'hédonisme sociétal flamboyant universel et toujours croissant de nos sociétés occidentales, consuméristes et sans Dieu, ait déchaîné tour à tour la libération sexuelle – la contraception – l'IVG – le *mon corps est à moi* – l'orgasme multiple en trente-six dimensions; mais qu'avant de décider mettre au monde un enfant, puisqu'on peut de nos jours si aisément le décider, des femmes comme Isabelle se demandent non pas *quand* et *avec qui* on le veut, mais d'abord *pourquoi?*

Et pourquoi Paul le voudrait-il? Pour lui transmettre son nom, ses caractéristiques génétiques, pour s'assurer d'une éternité, pour lui enseigner tout ce qu'il sait, pour faire un gentil neveu à Anne? Non, quand Paul aura un enfant, si Paul veut un jour un enfant, ce sera bien au-delà qu'afin que sa volonté soit faite, bien plus attesté que ses premières volontés, ce sera parce qu'il le faut. Jamais avec Marie-Martine ne lui était venu le projet qu'ils fassent une famille, qu'ils procréent – *mais quand un autre homme le lui a proposé elle est partie avec lui* – . Cela fut-il seulement parce qu'il l'aimait trop pour projeter par amour la partager? Ce serait trop simple sans doute. Ce serait trop triste surtout. Une fois de plus Paul relit le long message d'Isabelle; il pressent qu'il lui faudra plusieurs lectures encore pour le comprendre tout à fait, pour l'assimiler, le digérer comme un aliment consistant et en nourrir à satiété sa faim à lui.

L'*Athos* fait escale à Punta Arenas, ville portuaire de 130.000 habitants, capitale de la Patagonie chilienne. Vents violents, peu de pluies. Misérable laissée pour compte blafarde et désolée, entre océan froid et montagnes enneigées que relie les grisailles.

L'excursion à terre est optionnelle, c'est-à-dire avec supplément: une grande heure de cahots d'autocar pour s'en aller passer la journée à l'*Estancia Olga Teresa*, ranch à touristes de la pampa patagonienne. Bon nombre de passagers ont choisi de s'y rendre, dont Clémentine et Fabienne; qui auraient bien aimé que Paul les accompagnât; mais qui ont oublié qu'elles sont passagères, donc excursionnistes, et Paul médecin de bord, donc en service. Quant à l'affaire de réveillon Clémentine/Le Guéneq, leur nuit de Noël n'est déjà plus qu'un souvenir de carnaval évanoui en nuit de Noël.

– Il y avait des gauchos à cheval, s'extasie en rentrant Fabienne!

– Ce sont des « huasos » au Chili, corrige Paul, les gauchos sont argentins, et les deux sont toujours à cheval.

– Oui, bon, comme tu veux. On a eu droit au rodéo-show, à la tonte de moutons rasibus et au méchoui barbecue succulent; on s'est bien amusées, mais il faisait quand même léger frisquet!

Paul a terminé sa consultation assez tard ce soir; aucun cas sérieux; juste les coutumières allergies, refroidissements et rhumes à grippe à la pelle, d'intensités variables, que provoquent imprudences croisiéristes et dérèglements de l'été en hiver; tant chez des passagers que dans l'équipage. Les infirmières ont distribué des dizaines de boîtes de médicaments prescrits.

Les deux amies carabines dînent *passagers* au restaurant gastronomique, Paul mange équipage au self des personnels; il a promis de les rejoindre à la discothèque quand il aura fini de remplir toutes les paperasses réglementaires de fin de semaine.

Quand Paul réveille son ordinateur, deux nouveaux courriels l'attendent: l'un d'Anne, l'autre d'Isabelle. Sans même les sécuriser, il ouvre celui d'Isabelle en premier:

Bonjour, ou bonsoir Paul, je me perds un peu dans les décalages horaires.

Comme l'autre fois: t-e-e-p-j (pour Tout-Est-En-Pièce-Jointe)

À nouveau la lettre est assez longue :

Mon cher Paul,

Je ne m'attendais pas à ce que vous répondiez vite à mon message d'avant-hier, bien long, et qui a dû vous surprendre un tantinet, un gros tantinet. Mais je continue à n'avoir aucun doute que vous accepterez, ou finirez par accepter, ma « proposition ».

Entre mes intentions et leurs raisons, et l'empressement que j'avais de vous les exposer aussi clairement et complètement que possible, je m'aperçois aujourd'hui que j'ai totalement négligé de vous préciser, tant cela est évident pour moi, que je n'attends, ne réclame, ni ne souhaite de vous rien de plus qu'être le père biologique et identifié de mon enfant futur. Vous êtes supposé n'assumer rien, ni supporter, ni rien donner de vous-même autre que la vie. Nous devons cependant nous mettre d'accord sur les conditions générales et les détails du projet. De mon projet.

Beaucoup de ces conditions restent négociables et peuvent être aménagées ou améliorées au profit de l'enfant. Nous pourrions en discuter comme cela vous conviendra. Mais nous devons bien nous écouter, je veux dire nous entendre, afin que nous soyons tout à fait d'accord. D'autres ne le sont pas du tout, négociables, et vous devrez les accepter comme je le veux.

Nous les écrirons s'il vous plaît sur du papier, dont nous posséderons chacun un exemplaire, et personne d'autre, avec des mots simples qui n'ont qu'un seul sens et ne vieillissent pas.

Les voici toutes :

I / Les non négociables (dans lesquelles, forcément, le « seule » revient souvent!) :

– Je suis, moralement, financièrement, et socialement, seule responsable de la venue au monde de cet enfant.

– Vous pourrez fuir votre paternité ou la revendiquer, mais vous ne pouvez pas la dénier. L'enfant connaîtra de ma bouche l'identité de son père.

– Durant la grossesse je serai seule responsable des décisions prénatales, sanitaires ou médicales, qui devront être prises. Quelles qu'elles soient. Telles qu'éventuelles amniocentèses, IVG, échographies, choix des praticiens, des établissements, etc.

– Pour l'état civil je serai le seul parent de l'enfant, pour qui j'exercerai seule mon autorité parentale (1).

– Son nom de famille sera le mien: Larieu (2).

– Je choisirai seule tous ses prénoms.

– Je le ferai baptiser et l'élèverai dans la religion catholique.

– Je lui communiquerai, outre votre identité réelle, tout ce que de votre bouche ou par d'autres je connais et serai amenée à connaître de vous; tel que votre lieu de résidence, la nature de votre activité professionnelle, votre situation familiale, etc.

– Je lui donnerai de vous en toutes circonstances l'image d'un homme-père normal, ni héros ni salaud. Si j'échoue en cela j'en serai hélas seule coupable, à défaut de responsable.

– Vous pourrez, si vous le souhaitez, reconnaître la paternité de l'enfant (3), mais seulement un an après sa naissance (4).

– 1 – Tant que vous n'aurez pas éventuellement choisi d'en reconnaître la paternité, ou que quelqu'un d'autre ne l'aura fait (voir 3)

– 2 – L'enfant pourra de toute façon choisir de porter à sa majorité celui du père déclaré.

– 3 – Vous confirmez être informé que si vous ne le faites pas une autre personne pourrait un jour exercer ce droit.

– 4 – Qui est la durée légale me garantissant qu'en tous les cas je conserverai seule mon autorité parentale.

II / Ce que je souhaite, mais dont nous pouvons discuter:

– J'assumerai seule l'intégralité de la charge financière qu'occasionnera cette naissance (5); mais si cela revêt un jour quelque importance pour vous d'y participer, c'est-à-dire par exemple de constituer à l'enfant un petit pécule pour l'avenir, nous pouvons en déterminer les conditions. De même pour d'éventuels cadeaux, réguliers (Noël – anniversaire – autres), ou inopinés, que vous pourriez souhaiter lui faire.

– Je ne vous enverrai de nouvelles de l'enfant, de sa santé, de son développement, de sa scolarité que si vous me les réclamez. De même pour des photos.

– Je désire en revanche disposer dès maintenant d'un portrait de vous, que vous aurez fait prendre et choisi pour lui, et qui sera, s'il vous plaît rien que pour elle (lui), dans sa chambre dès ses premiers jours (6). Il faudra le remplacer fréquemment, une fois par an au moins, afin que vous restiez vivant! Un objet venant de vous aussi, en tissu, en tout cas très doux, serait souhaitable dès le berceau. (nounours, doudou, couchapouce, etc.)

– Si vous souhaitez voir ou visiter l'enfant, je ne m'y opposerai pas a priori, nous devons cependant définir clairement selon quelles règles.

– Afin que rien ne vienne perturber l'équilibre affectif de Julia et Léa, j'instruirai Étienne de la situation quand je serai sûre que ma grossesse est effective et qu'elle a de bonnes chances d'aboutir à son terme.

– Nous déterminerons ensemble, en toute franchise et confiance, quand et comment nous souhaiterons pratiquer les actions physiques ayant pour but la procréation (7).

– 5 – Mon salaire n'est pas mirobolant mais mon emploi est assuré (planqués de fonctionnaires!) et je dispose de revenus annexes réguliers (les loyers d'un petit bien que je possède en ville), le problème financier ne se pose donc absolument pas, la pension que me verse Étienne restant exclusivement affectée aux besoins de Julia et Léa.

– 6 – Les images sont très importantes pour les enfants; et il est souhaitable aussi pour Julia et Léa qu'elles connaissent (reconnaissent) dès maintenant votre visage comme celui du père de leur petite sœur (petit frère).

– 7 – Je suis menstruée comme la lune, comme les marées pour vous: avec une extrême régularité. Les périodes propices à ma fécondité étant donc connues longtemps à l'avance, nous pourrons organiser nos congrès, dans le sens tombé en désuétude de ce mot mais que je trouve plus joli que tous les autres, en fonction du calendrier prévisionnel de vos permissions à terre.

III / Enfin quelques informations complémentaires et pensées personnelles, en grand désordre, que j'ai envie que vous connaissiez, ou de vous faire partager:

Mes parents chéris (mais Papa est aussi mauvais gardeur de fillettes qu'écouteur de sa fille en pleurs, donc Maman surtout) m'aident

beaucoup dans mon quotidien de mère de famille monoparentale: présences régulières, affectueuses et tendres auprès des petites, les garder quand nécessaire, les gâter trop toujours (c'est-à-dire jamais assez). Il est plus que probable que cette assistance aimante se développera encore davantage quand arrivera la (le) troisième. Et que c'est un groupe familial de type matriarcal qui se substituera à tous les pères, les vrais, absents.

J'ai réalisé récemment que des couples imprudents devaient jadis convoler de mauvaise grâce en injustes noces parce qu'une grossesse accidentelle les y obligeait. Nous deux, c'est parce que nous ne voulons pas l'un de l'autre que nous allons faire un enfant! C'était pour ces pauvres maladroits une obligation aux conséquences quelquefois désastreuses; ce sera d'être moi, femme pleine sans alliance, ma nécessité lumineuse. Ainsi donc les comportements humains progressent-ils aussi! Cette conclusion me parut d'abord quelque peu extravagante, et dérisoire, et assurément hâtive, mais me plut en définitive beaucoup.

J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous écrivions notre accord, que cela ne vous paraît pas « trivial »; car comme je l'ai dit plus haut, ça n'est pas un contrat, voyez-vous, c'est un pacte, un pacte pour toujours, un pacte pour l'enfant, comme son billet d'entrée pour le monde!

Après avoir beaucoup appris dans les forums, et dans des livres sur la maternité, j'ai aussi voulu comprendre votre maternité à vous, les hommes, « paternité » me semblant trop aride, trop sociétal, quand je ne veux parler que de nos entrailles et de notre sang. Et j'en ai appris de belles, figurez-vous, car j'ai souvent besoin de lire écrites comme il faut des choses que je ressens très fort sans savoir les dire bien, est-ce pareil pour vous? En voici quelques-unes:

- « Le père est d'abord un fils » et « c'est l'enfant qui fait le parent »*
- « La paternité n'est pas une fonction, un rôle, une représentation, mais un état, un état parfois violent »*
- « Devenir père ou mère est aussi le ravage de sa propre existence, de ses désirs, de ses passions de femme et d'homme »*
- « Le simple fait que l'enfant puisse être plus important pour un parent que sa propre vie démontre que se joue dans la fonction parentale une transcendance dont aucune théorie ne pourra véritablement rendre compte ».*

J'ai lu aussi que dans la mythologie grecque ce sont toujours les mères et les sœurs qui sauvent fils et frères, tous d'origine incestueuse, des dents de leurs pères ogres enfantiphages!

J'ai surtout compris, définitivement, envers et contre tout, et tous, qu'il s'agit de VIE, de vie affective, de vie sociale, de vie humaine, pas de « morale ». En devenir chaque jour un peu plus assurée m'apaise. Je serais heureuse que vous le pensiez aussi, même si le contraire ne changerait rien à ma décision.

(J'ai trouvé aussi aux mêmes sources que « la maternité est pour certaines femmes le seul garant de leur valeur personnelle », ce qui me fit réfléchir; mais halte-là: mes chuchotements secrets ne vous regardent pas.)

Voilà, mon cher Paul, le dossier est maintenant complet.

Il est entre vos mains.

Comme le sont nos destins, le mien, le vôtre, et celui de notre enfant. Oui, la formule est passablement grandiloquente, mais cela m'allège d'être lourde quand je suis émue; comme me confortent des plaisanteries nulles quand je me sens fragile.

Je vous embrasse très tendrement, mon ami cher Paul.

Isabelle Larieu.

Paul ouvre ensuite l'autre message, celui d'Anne :

Bonjour frère patagon.

J'ai donc donné ton adresse à Isabelle Larieu, comme tu m'y as autorisée, et me suis bien retenue de lui demander ce qu'elle voulait te dire; as-tu reçu d'elle un message ?

À toi j'ose le demander, car tu te doutes bien que j'aimerais extrêmement savoir: que te veut-elle ? Mais me répondras-tu ?

Bisous quand même, mon frère fuégien.

(Maman va plutôt bien, en ce moment.)

Il tape aussitôt sa réponse :